

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Du côté des revues

Nicolas Tremblay

Number 117, Spring 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/37037ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Tremblay, N. (2005). Review of [Du côté des revues]. *Lettres québécoises*, (117), 43–44.

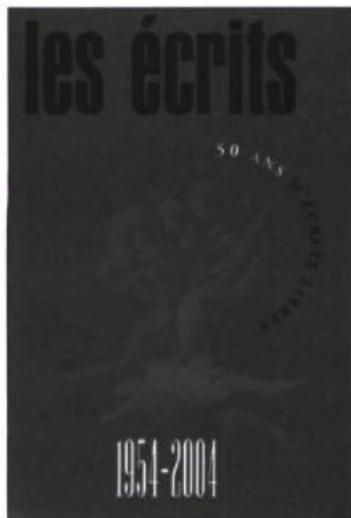
Revue

Du côté des revues

REVUES

NICOLAS TREMBLAY

LES ÉCRITS, numéro spécial, « 1954-2004 : 50 ans d'écrits libres », automne 2004, 342 p., 15 \$. (C.P. 87, succ. Place du Parc, Montréal, Québec, H2X 4A3, courriel : lesecrits@internet.uqam.ca)



L'année 2004 marquait les 50 ans d'existence de la revue *les écrits*, nommée à l'origine par son fondateur, Jean-Louis Gagnon, *Écrits du Canada français*. Pour cette occasion des plus spéciales, la revue cinquantenaire a préparé un numéro hors série de plus de 300 pages d'une très grande qualité littéraire. Quelques textes, bien sûr, profitent de l'occasion pour raconter les débuts de la revue, notamment ceux signés par deux anciens directeurs, Paul Beaulieu et Jean-Guy Pilon. On y rappelle que, dans les années cinquante, le rôle des *Écrits*, qu'avaient d'abord rempli avant elle *La Relève* et *La Nouvelle Relève*, était nécessaire pour

permettre la publication de textes avant-gardistes qui seraient autrement passés inaperçus en ces temps où l'on n'éditait annuellement au Québec qu'une dizaine de nouvelles œuvres littéraires. Transcrit par Jean Royer, un entretien avec Naïm Kattan, le directeur actuel de la revue, retrace avec précision le parcours des *Écrits* jusqu'à aujourd'hui, parcours qui témoigne de l'évolution de l'univers intellectuel québécois, tout comme Kattan lui-même d'ailleurs qui, faut-il le mentionner, est arrivé au Québec alors que naissait à peine la revue, comme si, par une heureuse coïncidence, l'un s'était fait à l'image de l'autre au fil du temps. En plus de cet aspect disons sans mauvaise connotation plus anecdotique, un dossier fort étoffé est constitué de textes de création de nos plus grands écrivains actuels, comme Jacques Brault et Marie-Claire Blais (pour ne nommer que ceux-là). À ce dossier actuel fait écho une brève anthologie des meilleurs textes (ou de ceux plus représentatifs des différents courants d'idée qui ont circulé dans ses pages) publiés dans la revue depuis sa fondation. Cette partie fort intéressante du numéro, préparée par André Brochu, produit une synthèse de la production des *Écrits* et des transformations de la pensée littéraire au Québec depuis les cinq dernières décennies. Ne serait-ce que pour cette unique raison, ce numéro est à considérer désormais comme un essentiel de nos lettres.

LIBERTÉ, n° 265, « Roland Giguère », septembre 2004, 150 p., 10 \$. (187, rue Sainte-Catherine Est, Montréal, Québec, H2X 1K8, www.revueliberte.ca)

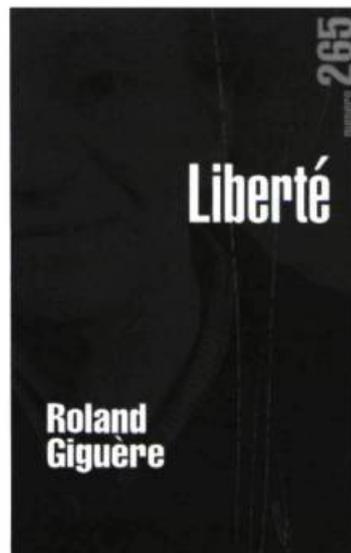
Après *Possibles* (printemps 2004), c'est au tour de *Liberté* de rendre hommage au poète Roland Giguère, décédé en août 2003, celui de qui Claude Gauvreau, nous apprend l'historien de l'art Gilles Lapointe, spécialiste du mouvement automatiste, disait qu'il s'aventurait dans son œuvre comme « un éléphant cherchant à disséquer une libellule ». Car il y a, dans l'écriture de Giguère, une grâce et une finesse aux antipodes du langage exploréen, tourné vers

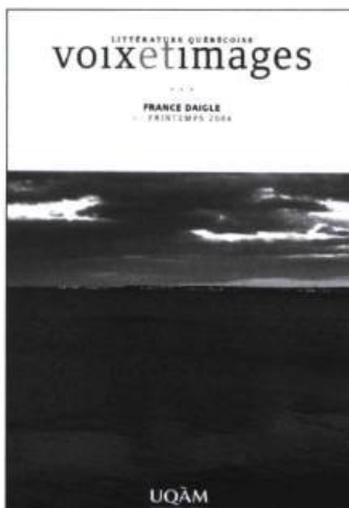
l'excès et la démesure, ce que savait bien l'original épormyable, en admiration devant le travail de son contemporain. Ce texte de Lapointe, me semble-t-il, en racontant le témoignage de Gauvreau, cible un aspect essentiel des débuts de la vie esthétique de l'auteur de *L'âge de la parole*. On se souvient que Giguère étudia les arts visuels en France dans les années cinquante, qu'il y fit la rencontre de Breton et qu'il participa au mouvement surréaliste. C'est-à-dire au moment même où les automatistes prenaient leur distance de cette école littéraire. Ce décalage vaudra même, avec une certaine raillerie, l'étiquette de « surréaliste tardif » à Giguère, toujours impressionné par cette « chose morte » dira Gauvreau

lors d'une conférence qu'il donnera en 1970. Il faut reconnaître dans cette critique du poète exploréen une volonté d'évaluer sa place dans la littérature par rapport à celle de Giguère, qu'il juge précéder la sienne selon une perspective évolutive des formes. Cette vision de l'histoire de l'art tient, il est vrai, d'une interprétation; Giguère, discret sur sa lecture de Gauvreau, exprima de son côté des réserves sévères à l'endroit de l'automatisme dont la vision du surréalisme lui apparaissait fautive. Cette lecture croisée Gauvreau-Giguère qu'offre Lapointe nous parle, bien entendu, de la genèse de la poésie de l'artisan et typographe, auteur des *Illuminures*, que la suite des années, l'après 1950-1960, nous apprendra à lire en l'affranchissant de toute doctrine simplificatrice. Exercice auquel se prêtent, par ailleurs, dans ce numéro de *Liberté*, Pierre Nepveu, Gilles Marcotte, Laurent Mailhot ainsi que plusieurs autres.

VOIX ET IMAGES, n° 87, « France Daigle », printemps 2004, 200 p., 16 \$. (Département d'études littéraires, UQAM, C.P. 8888, succ. Centre-ville, Montréal, Québec, H3C 3P8, www.er.uqam.ca/nobel/vimages)

Dans sa présentation du dossier sur France Daigle publié dans *Voix et Images*, Jean Morency nous rappelle que l'écrivaine acadienne a publié à ce jour, depuis 1983, onze livres, écrit cinq pièces de théâtre en plus de ses nombreuses collaborations à différentes revues de poésie. Pour Raoul Boudreau, de l'Université de Moncton, l'œuvre maintenant considérable de Daigle s'émancipe de l'ancien rapport à la langue de type identitaire, à forte charge émotive, propre à la réalité linguistique acadienne et aux littératures périphériques, pour en établir un nouveau, plus novateur et moderne, qu'il qualifie de ludique et d'ironique. La langue de Daigle ne serait plus marquée par un référent statique, mais participerait plutôt, de par son organisation formelle, à la création d'un monde fictif, libéré de son carcan réaliste. Que dans son entretien avec Monika Boehringer, reproduit dans le dossier, Daigle avoue, par exemple, sa résistance à écrire le chiac (dialecte



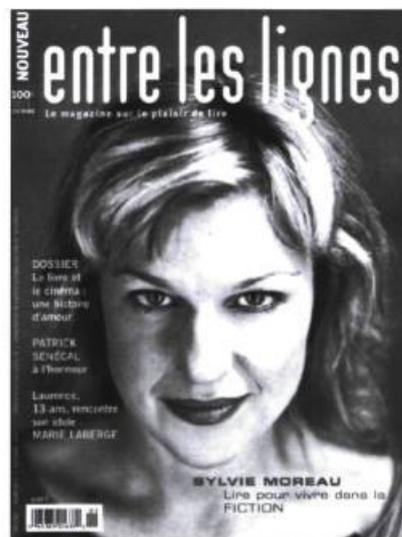


mélangeant le français et l'anglais parlé à Moncton) – qu'elle refoule cependant de moins en moins dans son œuvre –, dévoile en quelque sorte un symptôme dû à ce déni de réalité. D'où l'ironie justement dans le style de l'écrivaine, selon Boudreau, qui n'a de cesse de mettre au monde un Moncton « non réel », dans un cadre narratif à la temporalité fragmentée et désordonnée, toujours selon les mots de l'auteur, comme si l'Histoire de l'Acadie ne pouvait plus se vivre, aujourd'hui, selon les « clivages anciens » (Boudreau), et qu'il fallait pour la dire, maintenant, une langue neuve qui serait juste. Mais ce travail reste toujours à faire,

insiste Daigle dans l'entretien. En d'autres mots, il s'agit de savoir comment habiter sa maison, d'après la métaphore qui, à la lecture des analyses de ce dossier, parcourt l'œuvre même de Daigle.

ENTRE LES LIGNES, n° 1, automne 2004, 66 p., 4,99 \$. (2177, rue Masson, bureau 411, Montréal, Québec, H2H 1B1, www.entrelignes.ca)

Voilà une initiative bien de son temps. Très fidèle à la culture dite de masse, le nouveau magazine littéraire *Entre les lignes* respecte son lecteur mouillant de plaisir de lecture en lui présentant, sur un papier glacé quatre couleurs (on ne lésine pas sur les moyens pour attraper le poisson quand on a peu à dire), un contenu des plus lisibles à l'heure du lunch. Madame



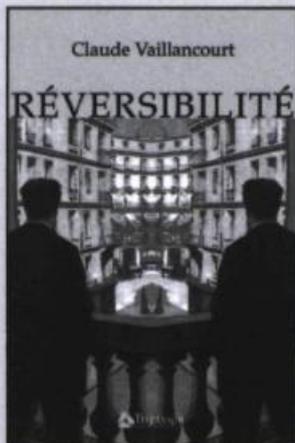
la rédactrice en chef, qui professe un vœu égalitaire d'inculture dans son édit (le mot est ainsi amputé pour faire branché ou cool), nous explique d'ailleurs, avec fort peu de subtilité, le sous-titre de son « canard » qui passe près de sentir bon le parfum: *Le magazine du plaisir de lire*. Ce plaisir non barthesien est le motif principal de l'existence de ce lieu banal de paroles où, à force de sondages et d'opinions, le lecteur commun (qui aime lire parce que c'est rafraîchissant et que ça le sort du train-train quotidien) a la chance d'émettre son avis sur le « peu » de

livres qu'il aura eu le temps de lire, et ce, dans des rubriques qui lui sont gentiment réservées ici et là. Cela est bien démocratique, et il ne faudrait qu'un pas de plus, pervers de surcroît pour prétexter que cette allure confidentielle de bon aloi, où le public et Monsieur Tout-le-Monde ont « ben » le droit d'exister, se compare à l'agora antique. Il en est ainsi dans notre monde des messes-médias, comme dirait Prévert, qui travestit tout, et même la littérature qui, jusqu'à aujourd'hui, s'épargnait à tout le moins ce genre de ridicule sur papier, d'un genre ordinaire où il importe de parler de ce qu'on connaît mal, tout en méprisant l'homme de culture qui pourrait nous en apprendre, si nous voulions seulement taire le bruit de nos inepties majoritaires.

Triptyque

NOUVEAUTÉS HIVER 2005

www.triptyque.qc.ca
Tél. et téléc.: (514) 597-1666



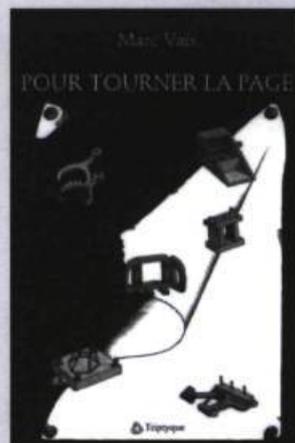
CLAUDE VAILLANCOURT
Réversibilité
roman, 260 p., 20 \$

Émilien, parisien, débarque un jour à Montréal afin de retrouver Julie, une pianiste québécoise qu'il a aimée six années plus tôt. Entreprenant une quête bien incertaine dans une ville inconnue, il tente d'oublier ses erreurs passées et de recommencer sa vie. Mais rien ne se déroule comme prévu et le passé rejaillit. Claude Vaillancourt nous entraîne dans une touchante histoire d'amour où les personnages se croisent, se fulent, se plaisent et se défient.



JEAN FOREST
La Terreur à l'occidentale
essai, 269 p., 22 \$

L'Occident n'a pas toujours été chrétien, il l'est devenu. Et s'il a cessé d'être polythéiste et tolérant au cours des premiers siècles de notre ère, il le doit à des siècles de violence religieuse exercée d'abord contre lui-même. L'occident gréco-romain ne s'est en effet pas converti de plein gré. Au contraire. Un désastre sans pareil. Cet ouvrage illustre la permanence du terrorisme à l'occidentale de même que sa brûlante actualité, les terroristes n'étant pas toujours ceux que l'on croit...



MARC VAIS
Pour tourner la page
fictions, 120 p., 17 \$

Ce livre rassemble deux longs textes. Dans « Pour tourner la page », Ubald devient Six et, redevenu Ubald. Entre-temps, il y a le dictionnaire, Monsieur Pax, les assiettes qui toument et se fracassent, et bien sûr la belle et douce Fadadi. Dans « En tombant de sa chaise », le rêveur se réveille et devient Machin. Fuyant sans arrêt, il traverse une longue nuit de désert sourd-muet, pour renaître enfin de ses cendres, prêt à partir en croisade. On peut écrire n'importe quoi. Et puis, l'écriture ne ment jamais.



ÉRIC M'COMBER
La Mort au corps
roman, 310 p., 20 \$

On se lève tous les matins pendant vingt ans, gorgé d'un optimisme affligeant, et un jour l'érosion atteint le point de rupture, et le fil d'acier qui retenait en place les mécanismes du désespoir se rompt d'un seul coup. Ensuite, c'est la chute libre. Ça s'effondre, ça s'engloutit, ça s'explode, ça s'éventre, ça s'étrangle, ça s'arrache, ça se massacre, ça se saborde, ça déraile, ça dévisse, ça dessale. Quand ça s'y met...

M'Comber, une des «Têtes fortes 2005» du journal *Le*.